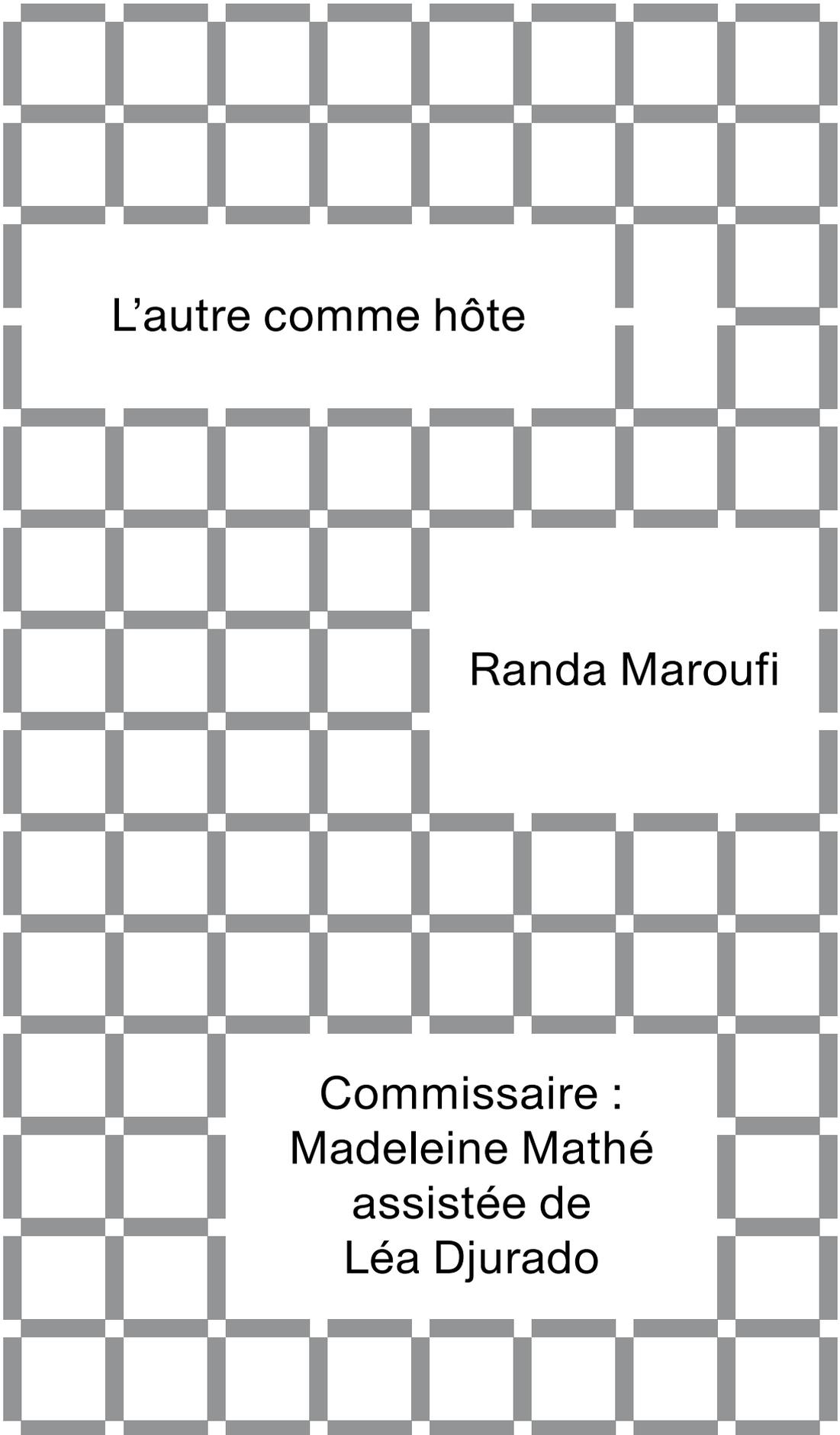


CACC Clamart, septembre 2021

DOSSIER DE PRESSE		2021	
			
		18	28
L'autre comme hôte		09	11
			
 Centre d'art Contemporain Chanot		Randa	
		Maroufi	



L'autre comme hôte

Randa Maroufi

Commissaire :
Madeleine Mathé
assistée de
Léa Djurado

Sur son serment de douanier, le père de Randa Maroufi déclare s'engager à « considérer comme hôte dans mon pays le voyageur étranger. » Cette pensée nous a inspiré le choix du titre de l'exposition : *L'autre comme hôte*.

Pour sa proposition au Centre d'art contemporain Chanot Randa Maroufi rassemble des productions existantes et nouvelles, investiguant des espaces ou des situations transitoires à travers la frontière, l'hospitalité, ou l'identité comme autant de facettes que ces images peuvent revêtir.

La caméra de Randa Maroufi se pose sur des personnes ou faits de société généralement soustraits au regard. Ses projets s'incarnent par des vidéos, photographies, installations, performances et naissent de la rencontre avec des personnes, des lieux, ou encore des images que l'artiste collecte.

Cherchant à déplacer les points de vue, l'artiste joue sur les interprétations possibles de moments précis et en propose une approche décontextualisée. Le positionnement de la caméra, la place donnée aux corps, la composition et les choix chromatiques octroient une grande picturalité aux images de l'artiste et génèrent une vidéo aux statuts pluriels.

Entre documents et cinéma, les vidéos de Randa Maroufi rendent visibles des situations et créent une fiction à partir de faits concrets. Réincarnant la société établie à la frontière Marocco-espagnole de Ceuta qui vit de l'économie parallèle, l'artiste compose avec les vêtements, les étoffes et inscrit ses images dans l'exercice du pli et du drapé qui jalonne l'histoire de l'art.

Les œuvres de Maroufi naissent également d'un temps long de repérage, d'analyse du réel et témoignent d'une grande proximité établie avec les personnes rencontrées qui pour la plupart incarnent leur propre rôle au sein des vidéos. Ses scénarios reflètent l'humanisme qu'elle injecte dans la globalité de sa démarche.

En 2021, le CACC accompagne l'artiste au cours d'une résidence de création, pour la production d'une nouvelle œuvre. Dans cette vidéo co-produite avec le CACC Randa Maroufi met en scène deux hommes, qui tentent, dans un mouvement délicat et fragile de plier un tissu bleu. La résistance dont fait preuve ce drapeau, dévoile la difficulté d'un geste à priori simple. Une chorégraphie tendre et parfois drôle se met en œuvre, luttant contre la matière des plis, des creux et de ce tissu tendu, faisant le portrait de ce rituel du pliage, comme pour revisiter un geste officiel.

Entretien entre Madeleine Mathé et Randa Maroufi

Bab Sebta

MM : L'exposition monographique *L'autre comme hôte* au CACC constitue le point de conclusion d'un projet long et protéiforme *Bab Sebta* qui se concentre sur la zone frontalière de Ceuta, enclave espagnole sur le sol marocain. Les sujets concernant la vie des frontières ne sont pas inconnus pour toi, ton père était en effet inspecteur des douanes au Maroc. Ce projet se déploie autour d'une vidéo très forte *Bab Sebta* dans laquelle on découvre la vie, les liens et rapports de force qui existent entre les différents protagonistes aux portes de la frontière : contrebande, mais aussi solidarités, procédures, ou encore patience sont parmi les motifs explorés. Le point de vue que tu proposes sur cette situation parfois violente et douloureuse, par les positionnements et déplacements des caméras, la composition des images, les rythmes colorés, opère un basculement de la réalité vers une scène de théâtre, une fiction.

Des photographies de trois femmes portant des paquets, ainsi que la série *Diwana*, des «carthographies sensibles» dessinées de la zone de Ceuta prolongent la vidéo. Peux-tu nous parler de la genèse de ce projet *Bab Sebta* ?

RM : Sebta est une enclave espagnole sur le territoire marocain. Ce territoire très particulier révèle des rapports humains hors du commun. Il y a une perte de repères, une folie de l'espace.

Mon père était inspecteur des douanes jusqu'à la fin des années 1990. Il a travaillé surtout dans des aéroports à Laâyoune, Casablanca, Marrakech... Plusieurs membres de ma famille maternelle travaillent dans l'import, l'export, la douane, à la frontière de Sebta. Il nous est déjà arrivé de consommer de la marchandise de saisie douanière. C'est un univers qui m'est assez familier.

J'ai aussi vécu plusieurs années dans la région de Tanger et étudié quatre années à l'Institut

National des Beaux-Arts de Tétouan. J'ai toujours été marquée par l'influence espagnole de cette région, quasi-omniprésente, que l'on trouve dans le dialecte régional, le mode de vie, et particulièrement dans la culture de consommation. En 2015, j'ai eu l'occasion de séjourner à la résidence d'artiste Trankat sous l'invitation de Bérénice Saliou, directrice artistique actuelle de l'Institut des Cultures d'Islam. J'ai passé beaucoup de temps entre 2015 et 2018 à faire des allers retours afin d'observer « le ballet » des individus qui occupent cette zone.

J'ai très vite considéré le poste-frontière comme un décor de théâtre, pour y mettre en scène les acteurs et actrices qui y rejouent leurs partitions le plus fidèlement possible, y reproduisent les gestes, postures et attitudes quotidiennes. Ma volonté est de retranscrire cette tension ressentie sur ce petit territoire qui sépare l'Afrique de l'Europe.

Les plieurs

MM : Je disais en introduction que l'exposition au CACC vient conclure le cycle *Bab Sebta* puisqu'une nouvelle vidéo ainsi que la reproduction de différents objets témoignent des missions et du quotidien de ton père dans sa profession de douanier. Il s'agit de la vidéo *Les plieurs*, co-produite par le CACC, dans laquelle la caméra nous plonge dans le bleu intense d'une étoffe et suit le bal de gestes que mènent deux douaniers en train de plier ce tissu. Ici de nouveau, le regard est distancié et invite aux récits à partir d'une action réelle et officielle: la cérémonie du pliage de drapeau. Autour de cette vidéo, nous retrouvons sur une table lumineuse, des reproductions de nombreux documents et objets de travail qui ont appartenu à ton père. Peux-tu nous en dire un peu plus sur ce projet ?

RM : Ce tissu bleu est resté plié pendant 20 ans. Quand je l'ai découvert en 2020, j'ai eu envie de lui faire exprimer quelque chose, et j'ai pensé au cérémoniel du drapeau. Dans *Les plieurs*, je mets en scène deux hommes, qui tentent dans un mouvement délicat et fragile de plier ce tissu. La résistance rhétorique de ce dernier dévoile la difficulté d'un geste simple en théorie. Une chorégraphie tendre et parfois drôle se met en œuvre, luttant contre la matière, les plis et les creux ; faisant le portrait de ce rituel du pliage comme pour revisiter une scène officielle, et accentuer la part d'humanité qu'elle contient.

La saisie propose de réactiver des objets et accessoires de la douane - inventoriés et mis à plat - qui ont appartenu à mon père, tout en effectuant un travail de mémoire et de dialogue.

Ces objets sont présentés en tant que « pièces à conviction » d'une personne ordinairement chargée de la procédure de saisie, une inversion du geste et de la question du contrôle, c'est cette inversion de l'espace qui m'intéresse. Il y a aussi la métaphore derrière le geste, et notamment du pli dans la vidéo, qui renvoie à un système auquel on accepte ou pas de se soumettre.

Mon père était douanier, il appartenait à un corps étatique et officiel, mais l'ironie de l'histoire fait que son poste lui fut possible pendant la frénésie politique des mouvements de libération de l'époque. Sa vie et son travail se présentent sous des aspects contradictoires et c'est cette contradiction qui se traduit chez l'humain ; un discours que je laisse aux pièces de l'exposition le soin d'articuler.

Hospitalité

MM : Le serment de douanier que l'on retrouve sur la carte professionnelle de ton père nous a soufflé le titre que l'on a donné à l'exposition *L'autre comme hôte*. Sur ce serment est indiqué l'engagement suivant « je m'engage dans l'exercice de mes fonctions à considérer comme hôte dans mon pays le voyageur étranger »

Aujourd'hui en Europe, alors que le phénomène migratoire s'incarne par les tragiques *boat people*, les camps de migrants ou l'inextricable convention de Dublin, cette phrase généreuse et accueillante a résonné chez nous avec espoir. Dépasser la frontière et voir l'autre à travers la richesse de ses différences, via le prisme de l'hospitalité ou de l'invitation. Le sujet de la frontière irrigue cette exposition et tes vidéos permettent de l'appréhender via cette approche nuancée de l'hospitalité.

Au sujet de *Bab Sebta* et *Stand-by office*, la philosophe Marie-José Mondzain évoque «l'organisation de l'inhospitalité». La vidéo *Stand-by office* est réalisée à Amsterdam au cœur d'un lieu administratif totalement vidé dans lequel des migrants, en attente de régularisation, jouent les businessmen. Entre empathie et ironie des situations, ces deux vidéos créent un trouble chez le spectateur.

Peut-être peux-tu nous parler de l'importance que tu accordes à la dimension humaine à l'origine de chacun de tes projets, et des liens qui se tissent avec les différentes personnes et comédiens qui sont au cœur de ces vidéos ?

RM : Mes préoccupations s'inspirent bien souvent de faits sociaux, sociétaux et politiques.

J'examine le territoire et interroge ses limites et les manières avec lesquelles les individus l'investissent. Je révèle ce que ces espaces réels ou symboliques produisent sur les corps.

Le point de départ est une rencontre avec un lieu - décor, et/ou des individus – acteurs et actrices.

Ce croisement est primordial et précieux pour créer des fictions qui questionnent le réel. Ces fictions se déroulent dans un lieu qui existe ou dans un lieu que les personnes rencontrées et moi-même fabriquons ensemble.

Je me sers du champ de l'image pour remettre le vivant en question et donner une lecture du réel. J'essaie de faire partie du paysage, d'habiter le lieu, de créer des liens avec les gens – plutôt de confiance que d'amitié.

Je pose un regard sur des réalités sociales contemporaines auxquelles je suis sensible, en tentant de répondre à une urgence du présent.

Des arts visuels au cinéma

MM : Tes vidéos sont diffusées et largement reconnues dans les circuits du documentaire ou du cinéma. Ton parcours t'a amené à étudier les Beaux-arts, à l'école d'art de Tétouan puis celle d'Angers, avant d'intégrer un post-diplôme, le Fresnoy à Tourcoing. On retrouve me semble-t-il cette approche de plasticienne dans la qualité de tes cadrages, des compositions de chacune des fenêtres filmées, dans les lignes de force qui rythment tes images. La chorégraphie de la caméra qui se promène dans le tissu pour *Les plieurs* ou bien les rythmes chromatiques et les plissés des étoffes de *Bab Sebta* évoquent la peinture classique. Comment travailles-tu l'image de tes pièces vidéo ?

RM : Chaque scène est une reconstitution d'images réelles prises sur les lieux. J'établis ensuite un séquenceur dans lequel je décris une continuité d'actions.

Mes propositions filmiques sont minutieusement pensées et orchestrées : le décor, les accessoires, le cadrage, la lumière, le costume, etc. La direction des actrices et des acteurs reste plus organique et repose sur la surprise de l'interprétation des participants, souvent non professionnels.

Ensuite vient la post-production qui est une deuxième écriture du film où la question du rythme devient indispensable. Je choisis souvent le plan séquence qui me permet de créer une unité de lieu et de temps, et de maintenir une certaine dynamique. Sans omettre toutes les compétences et les énergies des équipes qui portent le travail et qui contribuent à la fabrication de ces images.

« La chose essentielle à comprendre, à propos des acteurs non-professionnels, c'est qu'en réalité eux aussi sont réalisateurs et scénaristes, [...]. Ce genre de cinéma est, pour moi, un cinéma de réalisateurs/acteurs, c'est-à-dire une combinaison du travail des deux. » - Abbas Kiarostami

■ Samedi 18 septembre
15h-20h au CACC : Vernissage de l'exposition *L'autre comme hôte* en présence de l'artiste Randa Maroufi

■ Samedi 2 octobre 16h-minuit au CACC : « Marathon vidéo » programmé par Randa Maroufi et l'équipe du CACC pour Nuit Blanche.

Pour la 20^e édition de Nuit Blanche le Centre d'art contemporain Chanut imagine un « Marathon Vidéo » : une programmation proposée par Randa Maroufi qui se concentrera sur les représentations du sport à travers la création artistique.

Au sein d'une scénographie immersive et chaleureuse Randa Maroufi invite de jeunes artistes internationaux à partager leurs regards sur le sport. En dialogue avec ces vidéos récentes, des films historiques, ainsi qu'une sélection jeune public aborderont l'action sportive par via différents prismes : l'effort, les supporters, l'esthétique et l'humour. Ce programme proposera un panorama des différentes disciplines sportives telles que le foot, la danse, le fitness, la musculation, la natation, le vélo. Une nuit entière de visionnage à destination des petits et grands Pour accompagner cette nuit découverte et conviviale, les voisins imaginent avec le CACC un banquet à partager, et des randonnées sportives et artistiques démarreront régulièrement depuis le CACC.

Le « Marathon vidéo » débute dès 16h avec une programmation jeune public, à partir de 18h les projections pour les grands se poursuivent.

Nuit blanche est une initiative de la Ville de Paris, coorganisée avec la Métropole du Grand Paris

■ Vendredi 8 octobre – 18h30 au CACC : L'hospitalité des images, Discussion avec Marie-José Mondzain.

L'exposition « L'autre comme hôte » de Randa Maroufi propose un regard

vidéo sur la frontière, le passage, le voyage. Au cœur de l'exposition, la philosophe des images Marie-José Mondzain propose une discussion sur « l'hospitalité des images » dans l'œuvre de l'artiste. Les œuvres de Maroufi naissent d'un temps long de repérage, d'analyse du réel et témoignent d'une grande proximité établie avec les personnes rencontrées qui pour la plupart incarnent leur propre rôle au sein des vidéos. Ses scénarios reflètent l'humanisme qu'elle injecte dans la globalité de sa démarche.

Marie-José Mondzain est une philosophe spécialiste de l'art et des images. Elle travaille particulièrement sur les doctrines de l'image, de l'icône et l'ensemble des productions visuelles. Si son travail l'emmène dans les civilisations des siècles passés, il se porte avant tout sur la place de l'image dans la société contemporaine.

Marie-José Mondzain a publié plus d'une dizaine de livres depuis son ouvrage emblématique *Image, icône, économie : les sources byzantines de l'imaginaire contemporain* en 1996. En 2017 elle a publié *Confiscation : des mots, des images et du temps* et *K comme Kolonie, Kafka et la décolonisation de l'imaginaire* en 2020.

■ Samedi 6 novembre – 16h à la Médiathèque la Buanderie, Clamart : *Envie d'ailleurs : le déplacement dans l'histoire de l'art*, Conférence de Madeleine Mathé.

L'ailleurs, le voyage ou le déplacement constitue un motif d'inspiration pour les artistes. Que ce déplacement soit d'agrément, d'inspiration ou subi, cette conférence reviendra sur différentes figures artistiques qui depuis le Moyen-âge jusqu'à aujourd'hui intègrent l'ailleurs dans leur mode opératoire ou bien dans leurs représentations.

Madeleine Mathé dirige le CACC à Clamart depuis 2012. Elle y développe un programme dédié à soutenir l'art contemporain, le design graphique

et à faire connaître les pratiques actuelles de l'art à un public élargi. Envisageant le centre d'art comme une plateforme d'expérimentation pour la scène émergente, les expositions proposées dévoilent la pensée approfondie d'artistes dans les premières années de leur vie d'artiste.

■ Samedi 20 novembre – 16h
au CACC : *Gestes de cinéma*,
Discussion et projections avec
Djoughra Abouda, Randa Maroufi
modérée par Léa Morin.

Projection du film *Ali au pays des merveilles* de Djoughra Abouda et Alain Bonnamy (France, 1976, 16mm, 59 min)

« Toutes les images ont été filmées comme des coups de poing » pour ce film expérimental, politique et radical sur la condition des travailleuses et travailleurs immigrés en France au milieu des années 1970. *Ali au Pays des Merveilles* de Abouda et Bonnamy est un cri contre l'exploitation et le racisme, qui pointe sans concessions le rôle de l'état français, des médias, du capitalisme et de la colonisation dans ce système de domination qui vient broyer ceux et celles qui le subissent. Tourné en 16mm, le film allie une puissance formelle et esthétique inventive avec un propos militant. « J'ai posé une loupe sur les gestes quotidiens des travailleurs émigrés » raconte Djoughra Abouda. Loin de toute contemplation ou représentation de la misère, cette tentative d'un cinéma différent, permet l'émergence d'une violence esthétique et politique, à la fois dénonciatrice et libératrice. (L.M.)

Numérisé et restauré en 2021
au laboratoire l'Image Retrouvée
(Paris). Un projet mené par Talitha en
collaboration avec Djoughra Abouda et
Alain Bonnamy.

Djoughra Abouda, sous le nom de
Djurjura, débute dans les années 1970
une carrière musicale, où paroles
de femmes et revendications de la

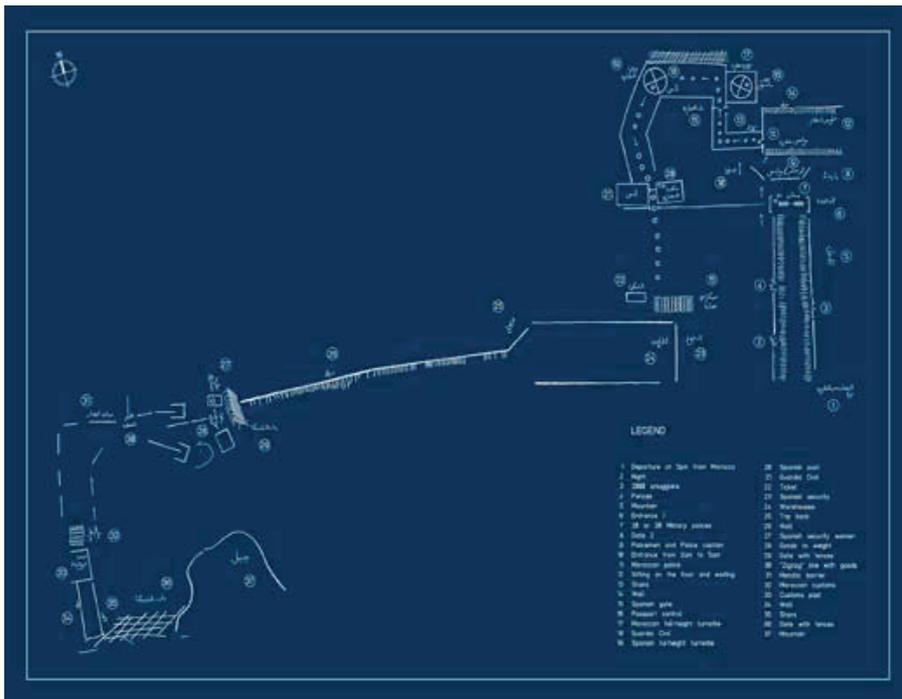
culture kabyle se mêlent. Le cinéma commence pour elle avec « Algérie couleurs », 1970-1972 et « Cinécité », 1973-1974, collages kaléidoscopiques réalisés avec Alain Bonnamy dans le contexte du laboratoire expérimental de l'université de Vincennes. *Ali au pays des merveilles*, tourné en 16mm, sort en 1975 est un geste plus frontal, radical et fulgurant, militant et musical.

Léa Morin est curatrice et chercheuse indépendante, elle est co-fondatrice et directrice de l'Observatoire (Art et Recherche) à Casablanca/Maroc. Diplômée de la FEMIS (École Nationale Supérieure des Métiers de l'Image et du Son, Paris/France), elle était auparavant programmatrice et directrice de la Cinémathèque de Tanger.

Sa pratique consiste à concevoir et produire des situations et contextes de recherche participatifs, pouvant prendre la forme d'ateliers, séminaires, expositions, projections, publications, restauration de films et programmes pédagogiques. Sa recherche porte principalement sur les archives, l'histoire et le patrimoine cinématographique dans une tentative de retracer des historiographies de l'absent, du disparu et de l'oublié.



1 ■ *Around the gate*, De la série : Indissociable
Courtesy de l'artiste ©Randa Maroufi



2 ■ *Sans titre 1*, de la série *Diwana*, 2018 - 2019
Courtesy de l'artiste ©Randa Maroufi

Visuels à télécharger sur dropbox : <https://cutt.ly/OmoT84f>



3 ■ *Libération*, De la série Nabila & Keltoum & Khadija, 2015
Prêt de la Collection du FRAC CHAMPAGNE-ARDENNE ©Randa Maroufi



4 ■ *Stand-by-office*, 2017
En collaboration avec le groupe « We Are Here », Amsterdam.
Avec le soutien de : Le Fresnoy, Culture Resource's Production Awards Program, CBK
Zuidoost, Cinelabs Romania, Studio aux cuves dorées.
Courtesy de l'artiste ©Randa Maroufi

Visuels disponibles



5 ■ *Les pleurs*, 2021
Co-produit par le CACC – Clamart ©Randa Maroufi

Biographie de Randa Maroufi

Randa Maroufi (née en 1987) s'intéresse à la mise en scène des corps dans l'espace public ou intime. Une démarche souvent politique, qui revendique l'ambiguïté pour questionner le statut des images et les limites de la représentation. Elle est diplômée de l'Institut National des Beaux-Arts de Tétouan, Maroc (2010), de l'École Supérieure des Beaux-Arts d'Angers, France (2013) ainsi que du Fresnoy – Studio National des Arts Contemporains, Tourcoing, France (2015). Randa Maroufi était membre artiste de l'Académie de France à Madrid – la Casa de Velázquez en 2017 – 2018. Parmi ses récentes expositions : Musée du Reina Sofía, Espagne (2021); New Museum, NY (2020); MA Museum, Québec (2019); Biennale de Dakar, Sénégal (2018); Fondation Boghossian, Brussels, Belgium (2018), Biennale de Sharjah, Liban (2017); Videonale Bonn, Allemagne (2017); Festival International du film de Rotterdam, Pays-Bas (2016); Les Rencontres photographiques de Bamako, Mali (2015); la Biennale de Marrakech, Maroc (2014). Elle a reçu plusieurs prix pour ses films *Le Park* (2015) et *Bab Sebta* (2019).